

La guerre russo-japonaise [suite]

Autor(en): **Weber, R.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **49 (1904)**

Heft 12

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-338211>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LA GUERRE RUSSO-JAPONAISE

(SUITE.)

PL. XLV.

La bataille de Liao-Yang.

Donc, au commencement d'août, Kouropatkine était parvenu à tirer son armée de la situation stratégique fâcheuse où l'avait mise l'ordre supérieur en vertu duquel il avait dû détacher au sud le corps de Stackelberg. Elle est maintenant disposée en un vaste demi-cercle au sud de Liao-Yang : l'aile droite — front sud — est à cheval sur la voie ferrée près de la station Anschantschan ; le centre — front sud-est — s'étend à gauche jusqu'à et y compris la route mandarine de Föng-wan-tschön à Liao-Yang ; de là, l'aile gauche se prolonge par Anpin jusqu'au Taïtsé-ho, que ses eaux enflées rendent infranchissable à cette saison de l'année. L'armée russe a maintenant sa ligne de communication derrière elle. Des troupes fraîches débarquant à Moukden en fortes subdivisions peuvent être retenues sur la rive droite du Taïtsé, excluant toute crainte d'enveloppement sur la ligne de retraite.

Dans le courant du mois d'août, l'armée russe a été considérablement renforcée. Outre le X^e corps d'armée de la Russie d'Europe (Karkow), aux ordres du lieut.-général Slutschewski, elle a reçu au complet, au moins en ce qui concerne l'infanterie, le XVII^e (Moscou), commandé par le général de la cavalerie de Bilderling. A fin août, débarquent encore à Moukden les premiers échelons du I^{er} corps d'armée (St-Pétersbourg) dont le lieutenant-général de Meyendorf est le chef. De nombreuses troupes de réserve, jusqu'alors éparpillées pour la garde de la

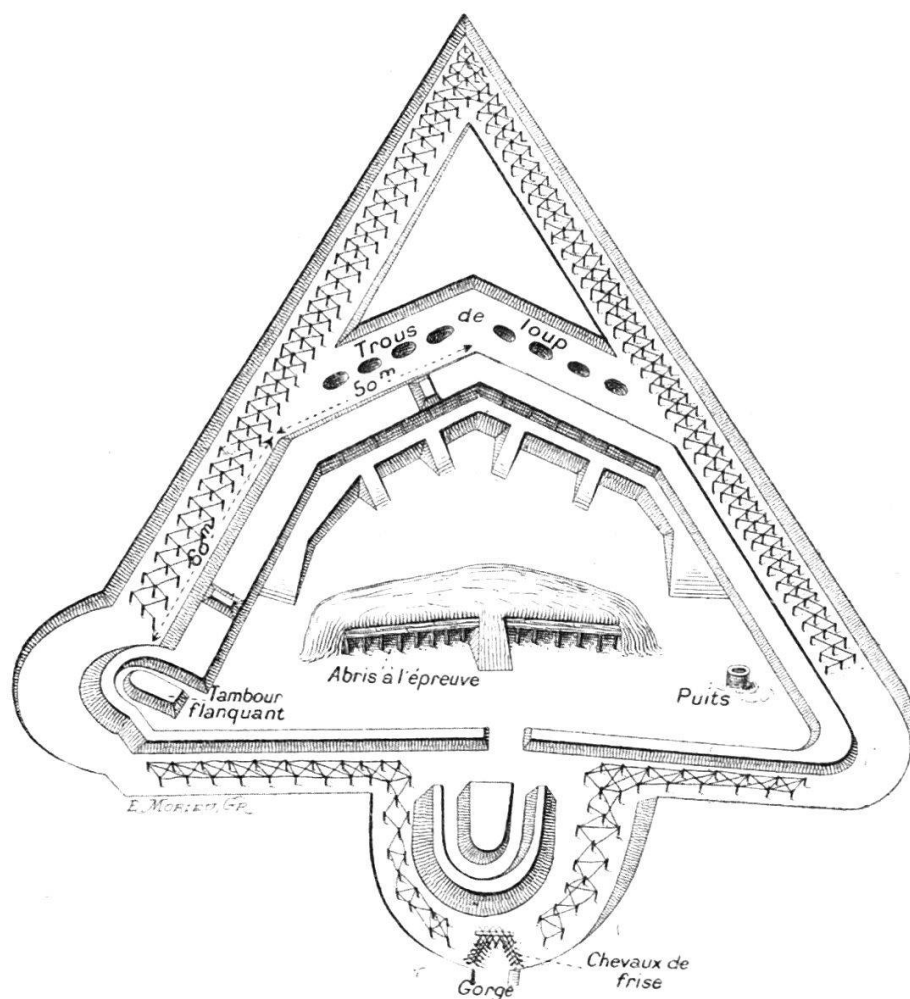
longue ligne d'étapes contre les Koungouses ou immobilisées dans les places de dépôt, entrent également en action, rendues disponibles par l'abandon de la presqu'île de Liao-Tung et de la Mandchourie du sud.

A la vérité et non sans de justes motifs, Kouropatkine ne considérait pas l'heure venue d'engager une bataille décisive. Il attendait encore l'arrivée prochaine d'autres renforts. Mais il semble que de nouveau il ait été contraint, par les intrigues de la clique d'Alexeïef à la cour impériale, à ne pas céder Liao-Yang, si ce n'est comme enjeu d'une bataille. Kouropatkine se soumit à cet ordre, mais il échelonna son armée sur une grande profondeur de façon à pouvoir retirer successivement ses échelons, les plus éloignés du front devant toujours être en mesure de s'opposer, par une contre-opération frontale, à un mouvement enveloppant de l'ennemi. De cette façon, il assurait sa retraite, mais affaiblissait son front de telle sorte que toute possibilité d'une grande victoire était exclue d'avance.

La plaine fructueuse et peuplée du Liao-Yang est arrosée par le Taïtsé-ho. Celui-ci descend de la frontière montagneuse de la Corée, se dirigeant d'abord vers l'ouest. A la hauteur de Liao-Yang, bâtie sur la rive gauche, soit méridionale, le Taïtsé-ho s'infléchit au nord sur un parcours de plusieurs kilomètres, puis reprend sa course vers l'ouest. La ville est située près de la courbe sud du fleuve. La voie ferrée, dont la direction générale est le nord, passe à quelque cinq cents mètres à l'ouest de la ville et atteint le fleuve à la courbe nord où elle le franchit. Pour faciliter leur retraite, les Russes avaient jeté trois ponts de campagne près de Liao-Yang et un pont vers celui du chemin de fer. La ville est une construction d'ancienne origine chinoise ; les quartiers sont à angles droits. Elle est entourée de hauts murs. A l'ouest entre la ville et la gare s'élèvent des faubourgs neufs. Là également sont établis les baraquements et les magasins des troupes russes.

Dans la plaine, à une distance de trois kilomètres environ des murs de la ville, a été établie, en demi-cercle, l'enceinte intérieure des retranchements russes, formant une tête de pont concentrique à l'ouest, au sud et à l'est. Les huit « forts » sont des ouvrages fermés de trois à quatre mètres de profil avec des fossés géométriquement, régulièrement tracés, le plus souvent en forme de carré. Ces ouvrages, du type quelque peu vieilli des

retranchements de Plewna, sont armés chacun de quelques gros canons. Des obstacles défendent les approches : trous de loup, treillis de fil de fer, parmi lesquels des fougasses ont été ménagées. Entre ces points d'appui, distants l'un de l'autre de un



kilomètre environ, ont été établis des fossés de tirailleurs et des emplacements de batteries avec obstacles d'approches également.

Nous avons donc à faire à une forteresse improvisée selon toutes les règles de l'art, pour la construction de laquelle les Russes ont disposé de six mois et de nombreux travailleurs. Le côté faible de ses ouvrages est d'avoir été construits trop près de la ville pour empêcher un bombardement efficace de celle-ci, de la gare, des camps et des magasins, d'être dominés au sud et à l'est, à bonne portée de l'artillerie, 2000 à 4000 mètres, par les derniers contreforts des montagnes et de ne pas présenter

de champs de tir très favorables dans la plaine recouverte en majeure partie de hautes cultures.

Ces raisons engagèrent Kouropatkine à ne pas utiliser comme position de combat principale cette tête de pont trop étroite et trop exposée, établie par le célèbre général de génie Welitschko, et à choisir des positions plus avancées de 4000 mètres environ, collines dominantes renforcées par des ouvrages de fortification de campagne. Plus loin, au sud, de fortes arrière-gardes furent laissées à l'ennemi. La tête de pont devint un noyau central où seraient recueillies les troupes battues sur tel ou tel point du front.

D'après les données les plus dignes de foi, le général Kouropatkine disposait pour la bataille des forces suivantes :

I^{er} corps d'armée sibérien (Stackelberg) : 1^{re} et 9^e divisions de tirailleurs ; 24 bataillons, 8 batteries de campagne ;

II^e corps d'armée sibérien (Sassulitsch) : 5^e division de tirailleurs et 1^{re} division de réserve sibérienne ; 28 bataillons, 8 batteries de campagne ;

III^e corps d'armée sibérien (Iwanow, précédemment Keller) : 3^e et 6^e divisions de tirailleurs ; 24 bataillons, 8 batteries de campagne ;

IV^e corps d'armée sibérien (Sarubajew) : 2^e et 3^e divisions de réserve sibérienne, 32 bataillons, 8 batteries de campagne ;

V^e corps d'armée sibérien (Dembowski) : 54^e et 71^e divisions de réserve russe ; 32 bataillons, 12 batteries de campagne ;

X^e corps d'armée russe (Slutschewski) : 32 bataillons, 12 batteries de campagne ;

XVII^e corps d'armée russe (Bilderling) : 32 bataillons, 12 batteries de campagne.

En tout 204 bataillons et 72 batteries (à 8 pièces). Cependant, la 54^e division de réserve russe était encore en cours de transport.

La cavalerie n'est pas comptée dans les corps d'armée. En majeure partie, elle a été réunie en grands corps indépendants portés sur les flancs de l'armée. N'ont été gardées avec les corps d'armée que quelques sotnias de cosaques chargées des services d'estafettes et de sûreté locale.

Comme troupes de cette arme, Kouropatkine disposait des divisions cosaques de Transbaïkalie, Rennenkampf et Michtchenko (la brigade de ce dernier avait été portée à l'effectif d'une divi-

sion) ; chacune de ces divisions comprenant 24 escadrons, deux batteries à cheval et deux sections de mitrailleuses ; la brigade de l'Ussuri, Samsonow, forte de 18 escadrons, une batterie à cheval, une section de mitrailleuses ; la brigade du Daghestan, Orbeliani, à 12 escadrons et une batterie à cheval ; la brigade de cosaques d'Orenburg (Grekow) du X^e corps d'armée, et la 2^e brigade de cavalerie indépendante (dragons de l'Oural) attribuée au XVII^e corps d'armée. En tout 102 escadrons, 9 batteries à cheval, 5 sections de mitrailleuses.

On n'a pas de renseignements précis sur le nombre des canons lourds constituant l'armement en gros calibres de la tête de pont ; ils ne doivent pas avoir dépassé le chiffre de 80.

Si l'on s'en tient au nombre des unités, les forces du général russe ont un aspect imposant ; mais il faut y regarder de plus près et l'on constate alors un sensible affaiblissement de leur constitution interne.

Les bataillons de la Sibérie orientale, mobilisés pour ainsi dire devant l'ennemi, avaient à peine, au moment de leur réunion, 700 fusils chaque. Dès lors, ils ont vécu cinq mois de campagne dans des conditions pénibles, batailles perdues, marches fatigantes, nourriture besogneuse, le tout compliqué de circonstances climatériques défavorables. Leur force effective devait être réduite à 500-550 fusils. On en peut dire autant des formations de réserve sibériennes. Les bataillons des X^e et XVII^e corps d'armée doivent avoir approché de leur effectif réglementaire de 800 fusils, — l'administration russe ne parvient pas aisément à équiper complètement un bataillon — mais pour n'arriver en Mandchourie qu'après un transport en chemin de fer de quatre semaines dans des conditions sanitaires très défectueuses. En outre, les bataillons du X^e corps avaient subi des pertes sensibles au col Motien sous le général Keller. Seuls, ceux du XVII^e étaient intacts. En comptant au plus haut, on ne peut admettre un effectif moyen de plus de 600 à 650 fusils pour les bataillons russes. Le total des forces combattantes représente ainsi 120 à 130 000 fusils.

La cavalerie s'est plaint du manque de fourrage. Indépendamment de cette circonstance, une campagne de plusieurs mois entraîne toujours un fort déchet parmi les chevaux. Si l'on considère les difficultés du remplacement pour les troupes de la Sibérie on ne saurait admettre que les escadrons sibériens se

soient maintenus à un chiffre se rapprochant de l'effectif réglementaire. Une évaluation moyenne de 100 chevaux par sotnia paraît amplement suffisante, ce qui suppose 10 000 cavaliers.

Quant à l'artillerie, elle a laissé aux mains de l'ennemi dans les engagements antérieurs au moins 60 canons. Les batteries de campagne ne comptent donc plus que 516 bouches à feu au lieu de 576, ce qui, avec l'appoint des 54 pièces de l'artillerie à cheval, procure un total de 570 canons.

Ainsi, l'ensemble des forces combattantes du général Kouropatkine s'élèvent à 160 000 hommes environ.

La valeur morale de ces troupes était sans doute fort diverse. Pour la formation des divisions de réserve, quatre faibles bataillons permanents du temps de paix doivent recevoir des réservistes de façon à constituer 16 bataillons sur pied de guerre. Ceux-ci sont donc aux trois quarts improvisés. A cette circonstance s'ajoute que la Russie conserve ses hommes au cadre de réserve jusqu'à 35 ans. Un grand nombre d'entre eux sont donc désaccoutumés des exigences du service et demandent à être exercés à nouveau. Même remis en mains, ces hommes ne doivent former qu'avec peine une troupe apte au service en campagne.

2. LES JAPONAIS.

Comme bien l'on sait, les troupes japonaises permanentes forment un ensemble de 12 divisions recrutées territorialement, plus la division de la Garde et la division d'occupation de l'île de Formose recrutées l'une et l'autre nationalement, c'est-à-dire sur l'ensemble du territoire. Ces quatorze divisions n'absorbent pas le tiers du personnel. Il est facile de le prouver par l'exemple de la France qui, malgré une population numérique inférieure à la population niponne, met en ligne 45 divisions d'infanterie. Des considérations économiques se sont opposées jusqu'ici à ce que le Japon poussât plus loin ses formations de premier ban. Celles-ci ont été organisées sur le modèle allemand de la période qui précéda l'introduction du service de deux ans.

Mais à côté de son effectif permanent de soldats de trois ans, le Japon avait profité de ses neuf années de silencieuse préparation pour former une importante réserve de remplacement, dont les hommes avaient passé par des écoles de recrues de six semaines. Il disposa ainsi, après mobilisation de ses qua-

torze divisions actives, non seulement d'un fort dépôt d'hommes ayant passé leurs trois années sous les drapeaux, mais de plusieurs centaines de milliers d'hommes de la réserve de remplacement au bénéfice d'une instruction de milices. Dans chaque division avait été tenu prêt un cadre pour la formation de quatre bataillons de réserve, une batterie et un escadron. Ainsi, dans chaque division de campagne put être constituée, en dédoublant le cadre à l'aide de réservistes, une brigade de réserve de huit bataillons, un demi-régiment de cavalerie de réserve et un groupe de batteries de campagne de réserve. La division de campagne japonaise fut ainsi portée à 20 bataillons, 5 escadrons et 9 batteries. D'autres sources attribuent à ces formations de réserve douze bataillons, formant une « division de réserve » entière pour chaque division de première ligne. La majeure partie de ces troupes est composée d'hommes ayant servi trois années ; tous sont âgés de 20 à 26 ans.

A côté de ces effectifs de campagne, l'empire dispose de treize divisions de landwehr, chacune de 8 bataillons, 1 escadron et 4 batteries. Les hommes sont âgés de 27 à 31 ans. Les nouveaux édits du Mikado qui prolongent le temps de service de cinq ans semblent avoir pour but de porter les divisions de réserve et de landwehr à 12 forts bataillons et de les maintenir telles. Dans les classes d'âge de la landwehr figurent encore des vétérans de la guerre sino-japonaise de 1894-95. La moyenne d'âge des landwehriens est inférieure à celle des soldats des divisions de réserve russes.

Cette organisation militaire du Japon permet de dresser le tableau suivant de la répartition de marche et des forces de l'armée niponne :

La I^{re} armée ou armée de droite, sous les ordres du général Kuroki, fut formée de la Garde et des II^e et XII^e divisions avec les troupes de réserve qui leur appartiennent. Elle compte ainsi 60 bataillons, 12 escadrons, 27 batteries. Il y a lieu d'ajouter comme troupes non endivisionnées : la I^{re} brigade de cavalerie à huit escadrons et un groupe de trois batteries d'obusiers de campagne. Plus deux divisions de landwehr, soit 16 bataillons, 2 escadrons, 8 batteries. La I^{re} armée japonaise compte donc au total : 76 bataillons, 22 escadrons, 38 batteries.

La III^e armée ou armée du centre, sous le général Nodzu, doit être composée des divisions VI et X, auxquelles sont ad-

joint, outre les formations de réserve, au moins trois divisions de landwehr et un groupe d'obusiers. Ensemble : 66 bataillons, 13 escadrons, 34 batteries.

La II^e armée ou armée de gauche, commandée par le général Oku, doit être composée des divisions III, IV et V, renforcées de brigades de réserve, de la II^e brigade de cavalerie, de deux groupes d'obusiers et de trois divisions de landwehr. Son effectif est ainsi de 84 bataillons, 24 escadrons, 41 batteries.

Au total, l'armée que commande devant Liao-Yang le maréchal Oyama est forte de 226 bataillons, 59 escadrons, 113 batteries.

Les Japonais avaient l'avantage d'une base d'opérations à proximité avec communications par voie maritime. Le ravitaillement en hommes en était d'autant facilité. Au départ, leurs bataillons étaient à l'effectif normal de 868 fusils. Quoiqu'ils aient subi de graves pertes, on peut admettre qu'ils ont complété jusqu'à la veille de la bataille leurs effectifs à 800 fusils environ. Le remplacement des chevaux de cavalerie offrait plus de difficulté ; le Japon est obligé de tirer ses remotes d'Europe et d'Amérique ; à peine peut-on admettre que ses escadrons de ligne — nous passons sous silence ceux de réserve et de landwehr — aient pu partir au complet de leur effectif. Il est hors de doute que leurs pertes, pendant la campagne, ont été importantes et, en évaluant à une centaine de sabres leur effectif à l'époque de la bataille de Liao-Yang, on l'apprécie sûrement assez haut. Les forces combattantes comptaient ainsi de 140 000 à 180 000 fusils, de 5000 à 6000 sabres et de 550 à 600 bouches à feu. Au total 160 000 à 200 000 combattants. Une supériorité en infanterie n'était acquise aux Japonais que si leur landwehr était en ligne, point sur lequel on n'est pas au clair.

Dans tous les cas, la valeur morale des troupes japonaises doit être très haut cotée, car, indépendamment d'une meilleure instruction du temps de paix, une série de succès ininterrompus devait avoir porté au suprême degré leur confiance en elles-mêmes.

Tandis que les trois armées japonaises marchaient sur Liao-Yang, les I^{re}, IX^e et XI^e divisions menaient le siège devant Port-Arthur. Enfin, réserve stratégique prête à l'embarquement dans les ports japonais, les VII^e et VIII^e divisions et la division de Formose étaient à même de parer, le cas échéant, à une invasion de la Corée dont on redoutait l'éventualité. Si les Japonais

avaient adopté devant Port-Arthur une attitude plus retenue, ils auraient pu facilement disposer d'une de ces divisions à Liao-Yang, et d'une autre encore, s'ils s'étaient montrés moins anxieux d'une invasion de la Corée.

3. LA BATAILLE.

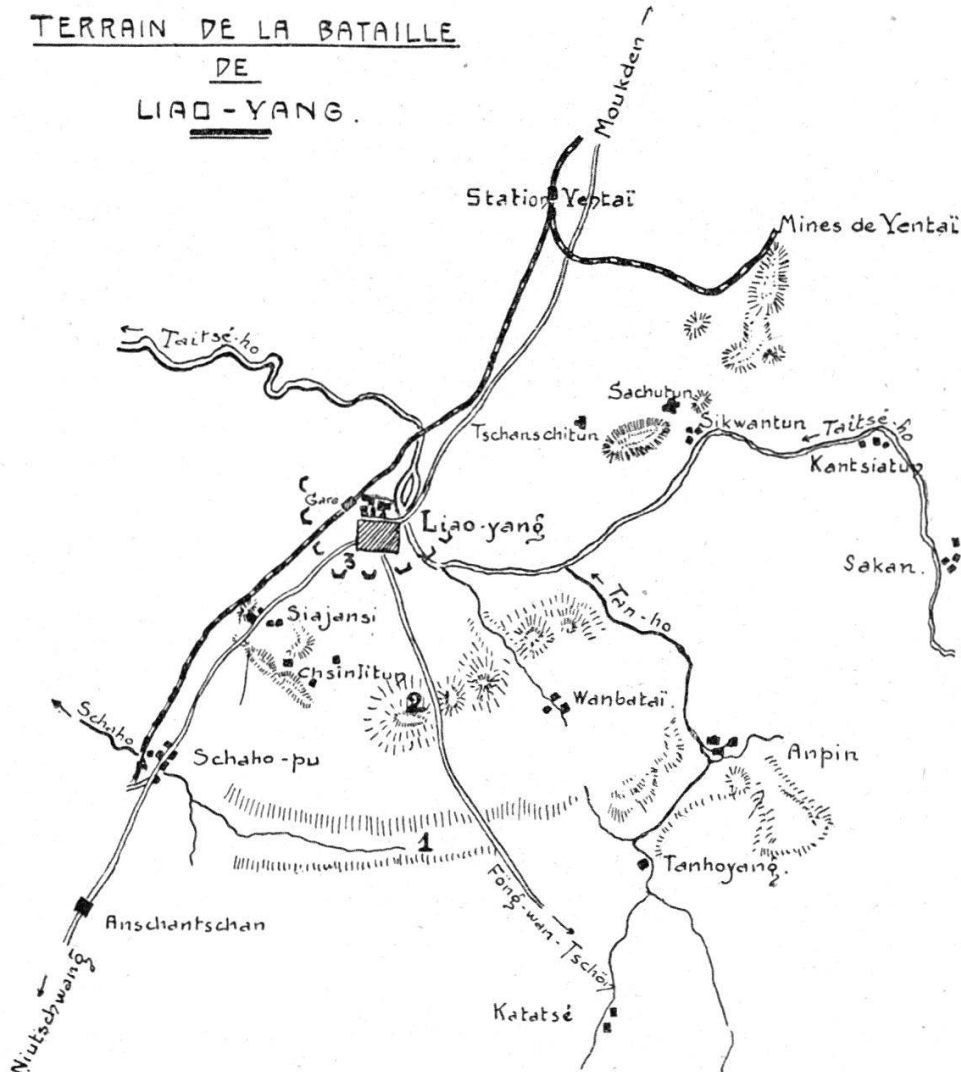
Vers le 20 août, la période des pluies atteignit en Mandchourie son maximum d'intensité. La plaine formait une mer stagnante, tandis que les chemins de montagne se transformaient en torrents impétueux. Toute opération militaire dut être interrompue.

Après la pluie, le beau temps. Le 25, le ciel se dégagea. Les routes redevinrent utilisables. L'eau s'écoula rapidement.

Le généralisme Oyama était arrivé, dans ces entrefaites, sur le théâtre de la guerre et avait assumé le commandement supérieur. Il n'eut garde d'ajourner l'exécution depuis longtemps à l'étude de son plan d'attaque contre Liao-Yang. L'armée de droite du général Kuroki inaugura le 25 août la série des sanglants combats qui allaient suivre: vers Anping et plus au nord, en aval, dans la vallée du Taïtsé, son avant-garde se porte en avant et attaque les avant-postes du X^e corps d'armée russe établis derrière le Schatsé, un affluent sud du Taïtsé. Ce combat d'avant-postes coûta à chaque parti 200 hommes environ, tant tués que blessés.

Le 26 août, les Japonais marchèrent énergiquement sur la position d'arrière-garde de l'armée russe. Ce mouvement s'effectua sur tout leur front, long d'une soixantaine de kilomètres, depuis la rive sud du Taïtsé-ho jusqu'au chemin de fer vers Anschantschan en passant par Anping et Tanhoschan. Kuroki marcha sur le X^e corps d'armée russe entre le Taïtsé-ho et la route mandarine; plus loin au sud-ouest, Nodzu attaqua le III^e corps sibérien et Oku le I^{er} le long de la voie ferrée. Les assauts commencèrent alors que l'obscurité régnait encore, longtemps avant le lever du jour. Kuroki dut soutenir le combat le plus acharné; son avant-garde devait se porter par Anping et Motienlin et fut partiellement contrainte à la défensive devant les contre-attaques forcenées du X^e corps d'armée. Celles-ci furent repoussées, les Russes laissant sur le terrain 1400 tués et blessés et aux mains

du vainqueur six bouches à feu. Kuroki déclara avoir perdu dans ces engagements de 800 à 900 hommes.



1. Positions japonaises dominant les positions russes.
2. Positions avancées russes. 3. Tête de pont.

Au centre, Nodzu contraignit les arrière-gardes russes à se replier au nord vers Tunsihopu, non sans devoir arracher au III^e corps sibérien chaque pouce de terrain. Nodzu porta ses pertes à 400 tués et blessés. A l'aile gauche japonaise, vers la ligne du chemin de fer, Oku engagea le combat contre Stackelberg. Ce ne fut ici qu'une canonnade de peu d'importance. De part et d'autre, on avoua 200 hommes hors de combat. Les Japonais avaient gagné le contact étroit avec les forces principales de l'ennemi.

Pendant la journée du 27 régna sur tout le front une canonnade assez molle, sous la protection de laquelle les Japonais serrèrent leurs colonnes et amenèrent plus avant de nouvelles forces d'artillerie. En même temps, Oku dessinait à l'aile gauche un enveloppement du flanc droit de l'ennemi. Cette manœuvre engagea le général Stackelberg à abandonner Anschantschan et les positions qu'il y occupait pour se rapprocher de Liao-Yang.

Les 28 et 29 tout se borna encore à des escarmouches appuyées par de violentes et intermittentes canonnades et à des marches de concentration en vue du combat principal.

Le 29, Kouropatkine fit évacuer tous les postes avancés et, à 5 h. 30 du soir, donna l'ordre d'occupation des positions principales préparées sur une ligne de hauteurs entourant la ville de Liao-Yang à sept kilomètres environ au sud, au sud-est et à l'est.

A droite, sur la voie ferrée et à l'est de celle-ci, le corps Stackelberg (I^{er} sibérien) front au sud; à sa gauche, s'étendant jusqu'à la route mandarine inclusivement, le corps Ivanow (III^e sibérien), front au sud-est; enfin, dès celui-ci à la rive gauche du Taïtsé-ho, le corps Slutschewski (X^e russe). La réserve, placée derrière l'aile droite, à l'ouest du chemin de fer, vers la station de Liao-Yang, comprenait le IV^e sibérien (Sarubajew) et le II^e sibérien (Zassulitsch). Une division du V^e corps sibérien (71^e division de réserve de Kazan) était au nord de Liao-Yang sur la rive droite du Taïtsé-ho. Les commandants de corps avaient l'ordre de maintenir le contact entre eux, d'améliorer les voies de communication à l'intérieur de la position et d'établir les communications télégraphiques avec le commandement de l'armée établi à la station de Liao-Yang.

Derrière l'aile gauche, sur la rive nord du Taïtsé-ho, le XVII^e corps d'armée russe (Bildering) posté près du village de Sikwantun, à 18 kilomètres à l'est de Liao-Yang avait pour mission de couvrir le flanc gauche de l'armée contre un mouvement tournant que semblait devoir entreprendre le général Kuroki. La 54^e division de réserve (Orlow, V^e corps sibérien) qui venait d'arriver à Moukden fut envoyée dans la même intention sur les hauteurs de Yentaï, à huit kilomètres au nord de Sikwantun, et s'y retrancha, front à l'est. Ainsi, de ses sept corps d'armée, Kouropatkine n'en avait porté que trois sur le front. Les quatre autres, fortement échelonnés en profondeur, étaient gardés en

réserve. La division des cosaques *Rennenkampf* fut laissée au nord de *Pönsihou* pour la surveillance de l'aile droite de *Kuroki* retenue en ce point. La division de cavalerie *Michtchenko* renforcée par la forte brigade *Samsonoff* couvrait le flanc droit de l'armée sur le bas *Taïtsé*, et la cavalerie *Grekow* avait été envoyée plus à l'ouest, au delà de ce fleuve, vers le *Liao-ho*.

Les Japonais avaient talonné les Russes en retraite; ils avaient amenés en position leur artillerie dans l'après-midi du 29 et dans la nuit qui suivit, de telle sorte que le 30 à l'aube, ils ouvraient le feu sur toute la ligne. L'artillerie russe accepta le combat et bientôt 900 canons tonnèrent des deux côtés dans un violent duel. *Kuroki*, dont la XII^e division sortant d'*Anping* longeait la rive gauche du *Taïtsé*, gagna peu de terrain. L'artillerie du XVII^e corps d'armée canonnant le flanc de sa colonne de droite mettait obstacle à son mouvement le long de la rive gauche du fleuve.

De même *Nodzu*, qui appuyait vers la route mandarine pour suppléer les troupes de *Kuroki* sur la gauche de leur front, combattit avec une fortune diverse. Seul *Oku* parvint vers le soir à chasser *Stackelberg* de sa position en enveloppant l'aile droite russe. En vain *Sarubajew* lança, pour contre-attaquer, une division de la réserve; *Oku* ne lâcha pas prise.

Pendant la nuit, nouvelles attaques. Elles permirent aux troupes d'*Oku* et de *Nodzu* de s'accrocher avant le jour, le 1^{er} septembre, à proximité immédiate des positions ennemies, et de couvrir la marche en avant de leur artillerie. Sur tout le front, les batteries russes continuèrent leur tir. Toutefois, après que le général *Oku* eut repoussé la contre-attaque de *Stackelberg* et de *Sarubajew*, le général *Kouropatkine* se résolut à retirer également les III^e et X^e corps des hauteurs avancées où ils étaient échelonnés et de les rappeler dans la tête de pont. Une partie de ces corps et le I^{er} entier furent amenés déjà sur la rive droite du *Taïtsé-ho*.

Kouropatkine remit au général *Sarubajew* le commandement des troupes réunies dans la tête de pont, et se porta lui aussi sur cette rive droite. En effet, son aile gauche et ses communications se trouvaient en ce moment sous la menace d'un mouvement tournant de l'ennemi, exécuté par la meilleure partie de l'armée de *Kuroki*, qui avait franchi le *Taïtsé-ho* le 30 août en amont du champ de bataille.

Le soir du 1^{er} septembre encore, Nodzu porta son artillerie sur la ligne des positions principales, abandonnées par les III^e et X^e corps et commença depuis ces hauteurs dominantes le bombardement de la tête de pont et de la ville. Toute la nuit et le jour d'après tonna le tir de ses canons. Après quoi, dans la nuit du 2 au 3, il entreprit des assauts répétés contre le centre de l'enceinte de Liao-Yang. Tous se brisèrent contre la défense tenace des points d'appui. Des contre-attaques dirigées depuis les intervalles russes des ouvrages rejetèrent en arrière l'infanterie assaillante. Oku, devant lequel le corps Stackelberg avait rétrogradé au delà du Taïtsé-ho ne fut pas plus heureux dans ses entreprises contre le front ouest.

Néanmoins, dans cette même nuit du 2 au 3 septembre, parvint l'ordre de Kouropatkine d'évacuer complètement la tête de pont. Mais ce ne fut que pendant celle du 3 au 4, lorsque le gros des forces russes se fut retiré, que les Japonais réussirent à arracher les retranchements aux faibles arrière-gardes russes et à se porter sur la ville et sur la gare. Les Russes en se retirant avaient mis le feu aux baraquements et aux magasins que n'avait pas détruits le bombardement. Le 4, à l'aurore, l'avant-garde de Nodzu occupa la ville de Liao-Yang, celle d'Oku la gare. Les derniers Russes franchissaient le Taïtsé, détruisant les ponts derrière eux.

Pendant ces événements, au nord du Taïtsé-ho, une bataille spéciale avait été livrée à l'aile gauche de l'armée russe, dont le résultat avait amené l'issue de la rencontre. Le 30 août, tandis que sur le front de Liao-Yang, toutes les forces étaient engagées, le général Kuroki traversait avec le gros de ses siennes le Taïtsé à Pönsihu et au sud-ouest de cette localité. Il avait là la Garde, la II^e division, et une division de réserve (ou de landwehr) représentant un effectif d'environ 40 bataillons avec une brigade de cavalerie. La division de cosaques *Rennenkampf* fut refoulée au nord et le X^e corps rejeté le 1^{er} septembre sur Sikwantun. Dans la nuit du 1 au 2, Kuroki chassa le X^e corps de Sikwantun, pendant que son aile droite, la division de la garde, avançait plus au nord sur les mines de Yentaï. Le général Orlov s'était porté au sud au secours du X^e corps; il n'avait laissé que des troupes en petit nombre pour occuper l'importante position des hauteurs de Yentaï; celles-ci furent surprises le 2 au petit jour par l'irruption de l'aile droite de Kuroki. Les



La grande redoute de Liao-Yang

Japonais entrèrent ainsi en possession des collines qui dominent la grande route et le chemin de fer de Liao-Yang à Moukden.

La situation devenait critique pour l'armée de Kouropatkine. Ce dernier dut tout mettre en œuvre pour se donner de nouveau de l'air. Le 2 septembre au matin déjà, le XVII^e corps renforcé par des troupes du V^e sibérien, enleva de nouveau Sikwantun à Kuroki. Dans l'après-midi, celui-ci fut chassé des collines sises à l'ouest des mines de Yentaï, collines qui dominent la grande route de Moukden. A cette contre-attaque participèrent trois brigades du I^{er}, une division du IV^e corps sibériens et les cosaques de Samsonow, appelés sur ce point menacé. Le régiment d'infanterie Wiborg, le premier du I^{er} corps d'armée russe, qui venait de débarquer à Moukden, prit, lui aussi, une part sanglante à cette affaire. Pendant cette après-midi du 2 septembre et pendant la journée du 3, Kuroki eut du mal à se maintenir sur la partie est des collines de Yentaï contre les forces supérieures croissantes de l'adversaire, dirigée par Kouropatkine personnellement; ses communications furent même momentanément coupées; pendant 24 heures il combattit sans eau, sans vivres et avec des munitions extraordinairement réduites. Mais pendant ce temps, les Russes de Liao-Yang étaient serrés de près sur le front étroit de leur tête de pont intérieure; les troupes de Nodzu parvinrent jusqu'aux fronts sud et sud-est, où elles purent se maintenir. Les troupes de Kuroki demeurées sur la rive gauche du fleuve recouvrèrent ainsi successivement leur liberté d'action et purent être amenées au secours du gros de la I^{re} armée, luttant au nord du fleuve sur les hauteurs de Yantaï. Dans l'après-midi du 3, la situation de Kuroki était rétablie. Le 4, Kouropatkine ayant renouvelé quelques attaques, elles furent repoussées. Aussi bien derrière les troupes chargées de lutter contre Kuroki, le généralissime russe organisait-il sa retraite. Celle-ci ne fut pas entravée par les Japonais. Le 4 au soir, de légers combats d'arrière-garde mirent une dernière fois aux prises les troupes épuisées des deux belligérants. Ce furent les échos expirants de la bataille.

4. COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF SUR LA BATAILLE.

La bataille de Liao-Yang fut la première bataille de haut style de la campagne. Elle avait mis en présence 350 000 hommes

et 1100 bouches à feu. De pareils effectifs n'ont été dépassés qu'à Leipzig, Königgrätz et Gravelotte.

Tout en approchant par ses pertes des batailles décisives de la campagne franco-allemande, la bataille de Liao-Yang n'appartient pas aux plus sanglantes du XIX^e siècle. Les Russes indiquèrent 17 000 tués et blessés, soit le 10 % des combattants ; les Japonais 20 000, soit le 12 % environ. La cause essentielle des grosses pertes japonaises fut leur qualité d'assaillants de positions solidement fortifiées.

Kouropatkine se maintint dans les limites d'un compromis entre son propre plan — retraite sans lourdes pertes — et l'ordre de son empereur qui voulait une bataille. Son plan de combat fut habile, mais ne put être exécuté qu'imparfaitement. Il voulait retenir au sud de Taïtsé-ho, à l'aide d'une solide concentration, les principales forces de l'ennemi. Lorsque celui-ci aurait porté une partie de son armée — ce ne pourrait être que Kuroki — en amont de la tête de pont et se mettrait en devoir de passer le fleuve, il réunirait contre lui ses réserves, l'attaquerait avec des forces supérieures en flagrant délit d'éparpillement et le battrait. Sa retraite courrait ainsi le moindre risque. Au contraire, en recherchant la bataille décisive au sud du Taïtsé-ho, un échec l'exposait à une catastrophe.

Si la division Orlow avait maintenu ses positions des mines de Yentaï le 2 jusqu'à midi seulement, Kouropatkine aurait eu le temps de déployer là, en toute tranquillité, sa supériorité contre Kuroki. Malheureusement, Orlow se laissa enlever les hauteurs au lever du jour. Kouropatkine ne put utiliser ses réserves que par paquets successifs pour reconquérir coûte que coûte ce point qui devait servir de pivot et de point de départ à sa contre-attaque. Kuroki s'y maintenant, il ne lui restait d'autre ressource que la retraite. Il la conduisit adroitement.

Du côté japonais, le succès stratégique et moral était important. Ils avaient gagné le centre stratégique naturel de la Mandchourie, le lieu de rassemblement de l'armée russe dont elle avait fait un camp soigneusement retranché. Ils avaient chassé de ses positions la principale armée ennemie et l'avaient contrainte à la retraite, bien que cette fois-ci ils ne fussent pas au bénéfice d'une supériorité numérique marquée. L'impression produite fut donc considérable dans le monde entier, alors même que, tactiquement, la victoire rappelât une victoire à la Pyrrhus.

Lourdes étaient les pertes des Japonais, beaucoup plus lourdes que chez le vaincu ; ils avaient combattu jusqu'à épuisement, et leur beau plan d'enveloppement de l'armée russe n'avait pas abouti faute des effectifs nécessaires. Si Kuroki avait disposé de deux divisions de plus, alors ! Mais elles étaient devant Port-Arthur ou comme « réserve stratégique » dans les ports de la mère-patrie.

Et quels trophées avaient-ils remportés ? Pas de prisonniers, pas de canons en nombre important, — ce témoignage spécialement probant de la déroute d'une armée — seulement un peu de matériel de fortification abandonné et quelques menus approvisionnements échappés à la destruction par les Russes en retraite. Ces circonstances paraissaient donner raison à ceux qui jugeaient les Japonais à la limite de leur marche victorieuse.

30 octobre.

La double bataille de Yentaï et du Cha-ho.

I. LA RETRAITE DES RUSSES SUR MOUKDEN.

Les Russes poursuivirent leur retraite les 4, 5 et 6 septembre sans être sérieusement inquiétés, ce dont eux-mêmes furent très surpris. Démoralisés par leurs continuels échecs ils longèrent la grande route et le chemin de fer de Moukden. Leurs masses compactes, en désordre le plus souvent, se mêlaient aux interminables convois des trains. Ils défilèrent ainsi à moins de dix kilomètres du front de Kuroki, lequel occupait les hauteurs à l'est de Yentaï. Des combats d'arrière-garde tinrent les Japonais en haleine.

La situation stratégique eût été très avantageuse pour une poursuite parallèle. L'armée de Kuroki suivie de celle du général Nodzu aurait pu, à l'est de la grande route, se porter sur Moukden ou, à quelque 35 km. plus à l'est, sur Funchuntschön, accompagnant l'armée russe par une marche parallèle, tandis que le général Oku l'aurait suivie sur le front. Ainsi poursuivie, une armée est menacée, à la première halte de perdre ses communications ensuite d'une conversion de l'ennemi sur son flanc. La théorie de la guerre nous enseigne que si le vainqueur veut cueillir tous les fruits de sa victoire, il doit mettre en action, dans une poursuite acharnée, son dernier homme et son dernier

cheval. A Iena, Napoléon I^{er} nous a donné, d'une poursuite de ce genre, un impérissable modèle.

Après Liao-Yang, les Japonais ne firent pour ainsi dire rien de tout cela. Ils étaient sortis eux-même trop ébranlés, trop épuisés de cette lutte sanglante. Sans doute souffraient-ils en outre du manque de munitions. Il est digne de remarque aussi que dans sa conduite de la guerre, le commandement supérieur ne s'est jamais complu aux grands risques, même lorsqu'il eût paru le plus avantageux et conforme aux principes de les assumer. Il est certain d'autre part qu'une poursuite sans retenue, avec des troupes fatiguées et disloquées, sans échelons de renfort assurés et par de mauvais chemins, comporte le danger d'un revers, surtout si l'on donne à l'improviste sur des forces fraîches. Mais sans risques pas de grands succès.

En revanche, les circonspects Japonais mirent toute leur énergie à combler les vides de leur armée en amenant d'abondants renforts tirés de leur réserve de remplacement et à la compléter encore par l'appel de la VII^e division à l'armée du général Oku. Dans le courant de septembre, plus de 30 000 hommes de troupes fraîches passèrent ainsi par Niutschwang. Les forces principales de Kuroki restèrent sur les hauteurs à l'est de la station de Yentaï ; Nodzu passa le Taïtsého au nord de Liao-Yang, après que les ponts détruits par les Russes eurent été rétablis, et s'avança par la grande route jusqu'à la hauteur de la station ; il poussa son avant-garde jusqu'au Schiliho, à huit kilomètres plus au nord. Oku longea la voie ferrée jusqu'à la même hauteur, son aile gauche se portant sur l'autre rive du Cha-ho ¹ jusqu'au Hun-ho.

Les I^{re} et II^e brigades de cavalerie japonaises s'efforçaient de tourner au loin les ailes russes et de déterminer les positions et l'état des troupes ; il en résulta sur tout leur front des escarmouches avec les escadrons de Rennenkampf, de Michtchenko et de Samsonoff.

Sans qu'une seule de leurs compagnies eût été coupée, les Russes parvinrent à se porter au delà du Hun-ho qui traverse la route et la voie ferrée au sud de Moukden. Ils se couvrirent de la profonde coupure de ce fleuve, laissant à l'ennemi, sur la rive sud, leurs grands corps de cavalerie renforcés d'arrière-

¹ Le Cha-ho dont il est ici question n'est pas celui qui figure sur notre croquis de Liao-Yang. Il coule au nord de cette localité.

gardes mixtes. Kouropatkine ne négligea pas non plus de prolonger à l'est son aile gauche qui avait été comprimée vers Yentaï et de couvrir ainsi la route de Pönsihu à Funchungshön.

Le 14 septembre, toute l'armée de Kouropatkine retranchée derrière le Hun-ho, se trouvait de nouveau prête au combat, accrue du I^e corps d'armée (St-Pétersbourg) qui, sous le commandement du général Meyendorf, était maintenant débarqué au complet. Le VI^e corps d'armée sibérien commençait ses débarquements, ses troupes de complément étant entièrement fournies par les réserves de la Russie d'Europe.

Au début de la retraite, Kouropatkine avait eu l'intention de se porter jusqu'à Tieling, à 65 km. au nord de Moukden, où une position naturelle très forte, barrant la route, avait été depuis longtemps organisée. En fait, l'évacuation de Moukden était en pleine exécution. Cependant, au point de vue politique, il était d'une grande importance de conserver cette ancienne capitale de la Mandchourie. Ayant appris bientôt l'absence d'une poursuite de la part de l'ennemi, Kouropatkine résolut de s'y maintenir. Bientôt même, sous l'influence d'Alexejeff à la cour de Saint-Pétersbourg, on poussa Kouropatkine à l'offensive. A fin septembre, il devait être renforcé non seulement du I^{er} corps d'armée russe, mais du VI^e sibérien, ce qui lui procurerait un appoint, en troupes fraîches, de 64 bataillons, soit nominalemeut de 51 200 fusils et 26 batteries avec 206 bouches à feu. Il obtenait ainsi une légère supériorité numérique sur l'ennemi. Le VIII^e corps d'armée russe (Odessa), également en transports de concentration, ne pourrait être débarqué avant le milieu de novembre.

A la vérité, et sans y aller par quatre chemins, Kouropatkine exposait qu'après une nouvelle grande bataille, son armée, victorieuse ou vaincue, aurait besoin d'un mois au moins pour se remettre de son ébranlement. La maximum de ce que lui vaudrait une sanglante victoire, serait la réoccupation de Liao-Yang. Il ne voulait au surplus en aucune manière se porter garant d'un succès.

Mais il semble que non seulement lui soit venu de St-Pétersbourg l'ordre de se battre, mais même le Bulletin par lequel il devait entraîner ses troupes à la victoire. Elles étaient informées par cette proclamation que l'heure était venue où, par les soins du tzar, l'armée de Mandchourie ayant reçu les effec-

tifs nécessaires, elles pouvaient passer à l'offensive avec un succès assuré et songer à dégager Port-Arthur. L'ordre d'armée était daté du 1^{er} octobre ; avant même que l'armée fut prête à marcher, et le jour même, les mesures étaient prises à St-Pétersbourg pour sa diffusion, afin de relever le moral soit en Russie, soit dans la garnison de Port-Arthur.

Les Japonais eux aussi eurent bientôt connaissance de cet ordre d'armée et se préparèrent en conséquence.

C'était dans tous les cas fort risqué de parler d'une libération de Port-Arthur. Kouropatkine et son état-major savaient assez qu'un pareil résultat ne pouvait être obtenu sans une participation de la flotte.

Le plan du généralissime russe, de ne rien tenter de décisif contre les Japonais avant d'être au bénéfice d'une importante supériorité numérique, demandait nécessairement pour son exécution l'abandon de larges étendues de territoire. Pour s'y résoudre par motifs stratégiques pendant des mois, le chef doit être armé d'un caractère exceptionnel ; il doit posséder une volonté de fer pour, malgré la pression de l'opinion publique et les influences politiques, demeurer ferme dans l'idée qu'il a reconnue juste et ne pas porter préjudice à l'armée en entrant trop vite en action, car dans ce cas, ceux-là même qui l'y auront poussé seront les premiers à lui casser le bâton sur l'échine.

Mais dès l'instant que le tzar ordonnait de vaincre, pourquoi « l'homme le plus capable de Russie » ne vaincrait-il pas ? Un général d'occident auquel on donnerait l'ordre d'entreprendre une opération dans laquelle en son âme et conscience il voit une défaite certaine, répondrait par la demande d'être relevé de son commandement. Un général russe ne peut se le permettre. Il reste le serviteur du tzar aussi longtemps qu'il plaît à ce dernier et il doit obéir même aux ordres contraires à sa conviction.

2. LE CHAMP DE BATAILLE.

Le terrain sur lequel les deux armées vont s'aborder de nouveau en une sanglante rencontre, que d'autres rencontres sur les mêmes lieux suivront selon toute probabilité, s'étend entre les deux grandes rivières du Taïtsé au sud et du Cha-ho au nord.

Nous avons vu déjà que jusqu'à Liao-Yang, le Taïtsé suit d'une manière générale la direction est-ouest, puis de là, à une

trentaine de kilomètres de la ville, tourne au sud-ouest. Le Hun-ho, lui, prend la direction sud-ouest à Moukden déjà, se rapproche du Taïtsé à quelques kilomètres plus au sud ; de là, tous deux coulent parallèlement au Liao-ho pour se jeter dans la mer vers Inkeou-Niutschwang. Aux endroits où ils sont traversés par la route et la voie ferrée, les deux fleuves sont guéables en temps normal. Il en est autrement après des chutes de pluie un peu prolongées. Sur le parcours des 60 km. qui séparent Liao-Yang de Moukden, le chemin de fer court dans la plaine, tandis que, à trois ou quatre kilomètres à l'est, la grande route longe le pied des monts.

La route mongole, large de 30 à 40 mètres est maintenue en bon état par les Russes. A gauche et à droite existent des voies parallèles si bien que sur tout le parcours les lignes d'opération permettent la marche en quatre colonnes latérales. Le chemin de fer est à voie unique mais avec de nombreuses stations de croisement. Le pont du chemin de fer vers Liao-Yang mesure environ 400 m. de long, celui de Moukden 700. Ces chiffres nous orientent sur la largeur des coupures que représentent le Taïtsé et le Hun-ho.

A occident de la route impériale s'étend la plaine fructueuse, riche en constructions et très peuplée ; et immédiatement à l'est, entre le Taïtsé et le Hun-ho, un plateau montagneux, formé par le massif de Talin. La crête supérieure de ce massif est située à distance égale des deux rivières, suivant la direction de l'ouest à l'est et détachant de nombreux rameaux. Cependant elle ne dépasse guère l'altitude de 600 m. au-dessus du niveau de la mer, alors que vers Moukden, la plaine est à la cote de 50 m. Les collines où se trouvent les mines de charbon s'élèvent sur le haut plateau à l'est de la station de Yentaï, à un quart du trajet de Liao-Yang à Moukden.

Outre les deux rivières principales, le plateau de Talin est sillonné par plusieurs cours d'eau de moindre dimension, dont le Cha-ho est le plus important. Ses sources, séparées par une arête montagneuse, sourdent au nord de la localité souvent mentionnée de Pönsihu qui se trouve sur le Taïtsé à 40 km. à l'est de Liao-Yang. Coulant d'abord au nord, il contourne en demi-cercle le groupe des collines minières, coupe la grande route sous le village de Schahopu à mi-chemin entre Liao-Yang et Moukden, de là se dirige à l'ouest, passe la voie ferrée, et s'inflé-

chit brusquement dans la direction nord-ouest, vers le village de Linchipu, pour se jeter dans le Taïtsé en aval de Liao-Yang. Près du village de Schili-ho, à quelques dix kilomètres au sud du Chaho, un autre cours d'eau coupe également la grande route. C'est le Schili-ho, simple ruisseau, mais qui coule dans un profond ravin. Ses rives ont été arosées de flots de sang pendant les derniers combats. Schili-ho et Cha-ho sont guéables presque partout et en tout temps.

La plaine de l'ouest est semée de villages et de riches et nombreuses fermes. Les céréales et les fèves recouvrent le sol. Il en est de même, à l'est de la route, au fond des vallées, tandis que sur les hauteurs règnent les pâturages. Plus à l'est encore, sur les monts supérieurs de Talin, on ne voit plus que des pentes incultes et broussailleuses. La forêt n'existe pas. On remarque dans les villages de nombreuses constructions de pierres solidement édifiées avec mur d'enceinte. Souvent, dans la plaine, les villages eux-mêmes sont entourés de remparts et de fossés, destinés à les protéger contre les inondations. Le plus souvent aussi, ces remparts de même que les fermes isolées enceintes de murailles, sont organisés pour la défense, afin de permettre à la population, que protège une police chinoise de médiocre courage, de s'opposer aux déprédations des Koungouses, la plaie de la contrée. A l'entrée des villages s'élèvent des temples en forte maçonnerie. Ils protègent les habitants contre les mauvais esprits. Ces temples se dressent volontiers sur une élévation. Ainsi construites, ces localités offrent aux combattants de très solides points d'appui capables de résister un certain temps même aux bombardements de l'artillerie de campagne. A la vérité, les champs de tir sont limités par les hautes cultures, mais cet inconvénient disparaît avec la moisson.

Outre la route impériale, de nombreux mais fort mauvais chemins charretiers desservent la région. Le plus important, parallèle à la route, traverse les monts Talin dès Pönsihu par Bangapu (ou Banjuiputsé), sur le haut Cha-ho, à Fuschen-Tschöng sur le Hun-ho supérieur. Une communication transversale croise ce chemin vers Banjapu conduisant directement par Fonkiapu à Moukden.

3. LA BATAILLE DE YENTAÏ.

Au moment où, le 1^{er} octobre, était lancée la fameuse proclamation, Kouropatkine disposait de plus de neuf corps d'armée

et de trois grands corps de cavalerie. On peut admettre que malgré les pertes subies par la plupart de ces unités, elles représentaient dans leur ensemble environ 200 000 fantassins et cavaliers et plus de 600 bouches à feu. Pour le mouvement en avant, elles paraissent avoir été réparties en trois groupes.

Celui de droite, *aile ouest*, était formé du V^e corps de réserve sibérien (Dembowski) suivi, en seconde ligne, du VI^e (Soboljew). Il se rassembla au sud-ouest de la ville, à orient de la voie ferrée, et fut placé sous le commandement du général Soboljew.

Le *centre*, appuyant sa droite à la voie ferrée, fut composé des XVII^e (Bilderling), X^e (Slutschewski) et I^{er} corps d'armée russes (Meyendorff) formant la première ligne. En deuxième ligne, marchant derrière la gauche du groupe, le IV^e corps de réserve sibérien (Sarubajew) et la V^e division de tirailleurs du II^e corps sibérien (Sassoulitsch). Ce groupe, que l'on peut considérer comme le gros de l'armée, fut remis au commandement du général Sarubajew.

La gauche, ou *aile est*, sous le commandement du général baron Stackelberg, comprit le corps d'armée dont ce dernier est titulaire, I^{er} sibérien, la I^{re} division de réserve sibérienne du II^e et le III^e corps d'armée sibérien (Iwanow). Ce groupe se rassembla le 1^{er} octobre dans la région de Fuschuntschön, à 35 km. en amont de Moukden.

Le corps de cavalerie de Samsonoff assurait le flanc droit de l'aile ouest; celui de Michtchenko éclairait en avant et couvrait le centre sur le front; les cosaques de Rennenkampf protégeaient le flanc gauche de l'aile est. Ils furent poussés loin au delà des monts Talin.

Ce groupe avait pour mission de franchir le plateau de Talin, d'attaquer Kuroki et, en même temps, de porter plus avant son aile gauche pour se jeter sur les communications du général japonais. Pendant ce temps, les groupes de l'ouest devaient suivre la grande route, par une marche de front et culbuter les armées des généraux Nodzu et Oku. La direction générale, pour les trois groupes était Liao-Yang; à chacun d'eux furent marqués les points à atteindre chaque jour.

Le groupe Stackelberg était le plus éloigné de l'ennemi. Il disposait aussi des plus mauvais chemins et avait à franchir le terrain le plus difficile.

Le 3 octobre, il rompit en deux colonnes: à droite, le I^{er} corps

d'armée sibérien et la I^{re} division de réserve sibérienne ; à gauche, le III^e corps d'armée sibérien. Le mouvement s'effectua lentement, alourdi par les difficultés de marche de l'artillerie.

Le 9 octobre, l'avant-garde du I^{er} corps d'armée sibérien s'empara du nœud de routes de Banjapu, sur le haut Scha-ho, dont les ouvrages furent abandonnés par les avant-postes japonais.

Sur ces entrefaites, le III^e corps d'armée sibérien avait poussé au sud et le 8 déjà, il avait attaqué les positions japonaises des hauteurs de Pönsihu. Le même jour, renforcé d'une brigade de la division Kaschtalinski (III^e corps d'armée), Rennenkampf avait franchi le Taïtsé, redescendu la vallée, et lancé ses cosaques jusqu'à la route mandarine de Föngwangtschön à Liao-Yang. Partout les avant-postes japonais avaient été contraints de rétrograder et de se concentrer sur les positions principales. Le 9 au soir, le I^{er} corps sibérien se trouva à la hauteur du III^e au nord des collines de Pönsihu. Un combat d'artillerie commença le 10 et dura toute la journée.

La conséquence de ces mouvements fut que, momentanément, l'aile droite de Kuroki, occupant les hauteurs de Pönsihu fut complètement séparée du gros de la I^e armée. Elle se maintint néanmoins jusqu'à ce que la contre-offensive de ce dernier vint lui rendre sa liberté d'action.

Le 11 octobre, Kuroki, après avoir fait serrer ses réserves, prononça cette offensive contre le III^e corps d'armée qu'il obligea à la retraite après un vigoureux combat tandis que son aile gauche maintenait le I^e corps sibérien. En même temps, son aile droite, protégée par la brigade de cavalerie, se mit en devoir de séparer du gros le téméraire Rennenkampf, lequel parvint cependant à se retirer à l'est dans les montagnes.

A la suite de son échec, le général Stackelberg rassembla le gros de son groupe vers Banjapu. Mais le 13, l'ordre lui arriva du quartier-général de Kouropatkine de se reporter plus en arrière dans la direction de Funschuntschön. En effet, l'aile ouest de l'armée russe avait dû se replier elle aussi. En s'attardant à Banjapu et au sud de ce point, l'aile est risquait de compromettre singulièrement sa retraite pour peu que les armées d'Oku et de Nodzu gagnassent plus au nord par la route impériale. Stackelberg reprit donc son mouvement rétrograde. Pendant la journée du 14 tout se borna, à cette aile, à des combats d'arrière-garde.

La rencontre des ailes ouest des deux armées avait été plus sanglante encore. Le centre et l'aile droite russes avaient, le 9 octobre, refoulé les avant-postes japonais à la suite d'une série de combats partiels. Ils s'étaient avancés jusqu'à la coupure du Schili-ho et avaient porté leurs masses principales sur les hauteurs de la rive nord. De l'embouchure du Schili-ho dans le Cha-ho jusqu'au nord des mines de Yentaï, le front s'étendait sur une longueur de 25 km. De fortes avant-gardes passèrent le ravin; le centre s'empara du village de Schili-ho tandis que la droite arrivait jusqu'à distance rapprochée de la station de Yentaï. Mais là, elle se heurta à une sérieuse résistance.

En face de l'armée russe se trouvaient les divisions de Nodzu, de la station de Yentaï jusqu'aux mines. A la gauche de celle-ci le général Oku s'étendait jusqu'au bas Cha-ho et traversant la rivière prononçait son attaque.

Les Japonais avaient cantonnés, échelonnés sur une grande profondeur jusqu'à Liao-Yang. Pendant que les avant-gardes se retiraient en combattant énergiquement sur les positions principales, ils eurent le temps d'amener leur artillerie et de faire préparer leurs réserves. Le 10 octobre, les Russes renouvelant leurs attaques furent partout repoussés; les engagements furent particulièrement vifs au nord de la station de Yentaï. Le 11, les Japonais entreprirent la contre-offensive sous la protection de 500 bouches à feu. Le duel d'artillerie dura tout le jour. Dans l'après-midi, l'infanterie russe tenta encore une fois de se porter à l'attaque mais fut repoussée avec de sanglantes pertes. Une contre-attaque générale des Japonais suivit immédiatement. A 4 h. 30, les Russes battirent en retraite derrière le Schili-ho.

Le 12, l'armée d'Oku accentua son mouvement avec toutes ses forces, cherchant à envelopper l'aile droite de l'ennemi; Nodzu, attaqué de nouveau par les Russes dut se maintenir sur la défensive. Toute la journée, la lutte se poursuivit de la façon la plus acharnée; certaines hauteurs dominant le champ de bataille, des villages aussi, des fermes furent plusieurs fois pris et repris. L'extrême aile droite russe enveloppée par Oku fut rejetée loin au delà du Schili-ho, laissant seize canons aux mains de l'adversaire. Pendant la nuit du 12 au 13 les Japonais renouvelèrent leurs attaques, s'emparèrent de quelques points d'appui de la ligne moscovite, gagnèrent encore quatorze canons et obligèrent l'ennemi de précipiter sa retraite. Le 13 au

matin, Kouropatkine rassemblait son armée battue derrière le Cha-ho, laissant cependant des arrière-gardes occuper quelques points d'appui sur la rive sud.

Le maréchal Oyama télégraphia à son gouvernement qu'il avait remporté une victoire complète. Du côté russe, les pertes en tués et blessés furent évaluées, pour la période du 9 au 13 octobre à 30 000 hommes; les Japonais accusèrent 15 000 hommes hors de combat.

Si l'on envisage la situation au point de vue stratégique, on constate que la résolution du maréchal Oyama consista, au lieu d'envoyer des renforts au général Kuroki que l'ennemi serrait de près, à prendre l'offensive avec son centre et sa gauche et à culbuter la droite russe. Le résultat de la bataille de Yentaï ou de Schili-ho fut donc de contraindre les Russes à réoccuper sur toute la longueur de leur vaste front de quarante kilomètres les positions d'où ils étaient partis; leur offensive avait été complètement brisée. Mais le maréchal Oyama prétendait à mieux qu'à une victoire purement négative ou défensive; dès le 13, il prit à son tour l'offensive.

4. LA BATAILLE DU CHA-HO.

Tandis que son armée se repliait sur le Cha-ho, Kouropatkine avait fait avancer ses réserves pour recueillir les troupes en retraite et plus spécialement pour procurer un renfort à son aile droite vaincue. Le gros de son aile gauche, sous Stackelberg opéra sa jonction avec le centre sur les hauteurs nord de Banjapu.

Le 13 au matin, Oyama débuta dans son attaque par une canonnade générale sur les 40 km. du front; cette canonnade dura tout le jour; sous sa protection, l'infanterie avança jusqu'à distance rapprochée des lignes russes, mais sans passer à l'assaut décisif. Ce ne fut que dans la nuit que de nombreuses attaques furent dirigées sur les quelques points d'appui du front ennemi. L'effort principal de ces combats qui se prolongèrent pendant la journée entière du 14, porta au centre sur le village et la station de Chaho-pu. Les Russes en avaient fait une tête de pont au sud de la rivière, couvrant les ponts de la grande route et du chemin de fer. Trois fois les Japonais s'en emparèrent; trois fois ils furent dépossédés. Là, Kouropatkine personnellement conduisit au feu ses dernières réserves.

Sur ce point Nodzu ne fit donc aucun progrès. A l'est, Kuroki, de même, ne gagna que peu de terrain. En revanche, Oku continuant son mouvement enveloppant de l'aile droite russe la poussa en amont du Chaho sur la rive droite, jusque vers Linchipu. La journée prit ainsi fin sur un avantage des Japonais.

Le 15 octobre, la canonnade recommença, fréquemment interrompue; les combattants avaient besoin de reprendre leur souffle. Vers le soir, Oku réussit à arracher Linchipu à l'ennemi. A ce moment, l'armée russe était fortement menacée, par l'enveloppement de son aile droite de perdre au nord la route et le chemin de fer. Il suffisait de quelques nouveaux progrès du général Oku. Les Russes dirigèrent alors contre lui, le 16, plusieurs vigoureuses contre-attaques au cours desquelles ils parvinrent à reprendre la partie nord du village de Linchipu; les Japonais conservèrent la partie sud. Oku, renforcé par des troupes du général Nodzu repoussa toutes les tentatives ultérieures de l'ennemi.

Dans la nuit du 16 au 17 octobre, l'armée de Nodzu subissait au centre quelque adversité. A l'est du village de Schahopu, sur la rive sud du Chaho, la X^e brigade de tirailleurs sibériens (de la 5^e division) lui enlevait par surprise la « colline de l'arbre isolé ». Celle-ci commande tous les environs, aussi les Japonais avaient-ils mis toute leur ténacité à la conserver. Pourtant, ils durent l'abandonner en laissant une batterie de montagne et une de campagne dans les mains des tirailleurs sibériens commandés par le major-général Putilow. Depuis ce jour, les Russes ont baptisé cette hauteur « colline Putilow ».

Ce revers des Japonais fut accompagné d'un autre dans la même nuit du 16 au 17. La brigade Yamata, six bataillons et trois batteries, avait été détachée par le général Nodzu de son aile gauche et envoyée vers la station de Schahopu, à l'ouest, comme soutien de la droite du général Oku. De concert avec celle-ci, elle avait lutté victorieusement et passé sur la rive droite de la rivière. Lorsque, le soir venu, elle voulut revenir à l'armée à laquelle elle appartenait, elle donna contre une division russe du 1^{er} corps qui parvint à l'envelopper entièrement sur ses deux ailes. Les Japonais durent battre en retraite à travers le Chaho, abandonnant au vainqueur douze canons et deux mitrailleuses. Les Russes ne purent toutefois tirer un avantage décisif de cette victoire.

Déjà pendant le huitième jour de la bataille avaient éclaté plusieurs orages violents. Le 17 octobre, la température fraîchit et le ciel se mit à la pluie. Le Cha-ho qui, sur la plus grande partie du front séparait les belligérants, grossit; le terrain devint impraticable, les chemins inutilisables: l'épuisement des troupes devait être complet. Pendant neuf jours elles avaient combattu sans interruption; des corps entiers n'avaient guère pu dormir que dans la ligne de feu. Enfin le manque de munitions se faisait sentir.

La bataille s'éteignit ainsi, marquant sa fin par quelques escarmouches et une molle canonnade. Les Russes gardèrent en leur possession, sur la gauche du Chaho, le village de Chahopu et la colline de l'arbre isolé; les Japonais, sur la rive droite, le quartier sud du village de Linchipu où ils se firent un point d'appui d'un grand temple de Boudha. Cette occupation permet aux Japonais d'exercer une pression permanente sur le flanc droit des positions russes. Pour le surplus, le Cha-ho sépare les deux armées.

Afin de gagner du temps pour l'appel de nouvelles forces, les belligérants se retranchèrent derrière la ligne de leurs avant-postes, à une portée de canon l'un de l'autre. Il faut donc considérer la bataille du Cha-ho comme une bataille restée indécise. Que les Russes se soient complus à y voir une victoire, cela est très naturel après toutes les défaites qu'ils ont subies.

On ne possède pas encore des données précises sur les pertes de cette double bataille de neuf jours, qui appartient aux plus grandes qu'aient enregistré l'histoire, et dépasse dans tous les cas en durée tout ce que l'on a vu jusqu'ici. Chaque parti a gagné des canons et fait plusieurs centaines de prisonniers; les Japonais s'attribuent 68 de ceux-là et 800 de ceux-ci. S'il faut en croire des sources qui semblent dignes de foi, les pertes russes en tués et blessés dépasseraient 45 000 hommes, tandis que les Japonais n'en auraient perdu que 20 000. Cette énorme différence, même s'il en fallait rabattre, s'expliquerait par la meilleure instruction des troupes japonaises. Du côté russe on pratique les feux de salves mécaniques et les assauts en masses compactes, et l'on utilise le terrain d'une façon imparfaite. Du côté japonais, on exécute un feu individuel bien visé et l'on forme des lignes de tirailleurs souples et ténues, mettant à profit le terrain.

Avec l'armement actuel, toute maladresse dans le combat est payée par des flots de sang. Au surplus, ainsi que l'histoire des guerres permet de le constater, les armées russes n'ont jamais gagné aucune grande bataille offensive en rase campagne, et cela spécialement parce que le haut commandement ne possède pas les qualités indispensables. Le général russe est accoutumé à n'agir que sur des ordres lui détaillant tout ce qu'il doit faire. Qu'au moment de leur réception, ces ordres ne cadrent plus avec la situation, les opérations de l'ennemi l'ayant modifiée, le général russe ne sait pas faire acte d'initiative. Une armée qui est une machine, et que n'anime pas la vie de l'esprit à tous les échelons de la hiérarchie, ne saurait, malgré la plus belle intrépidité possible, répondre aux hautes exigences de l'art de la guerre¹.

30 novembre.

W.

¹ Le cliché de la page 854 et la photographie de la grande redoute de Liao-Yang nous ont été obligeamment prêtés par l'*Illustration*. Ces deux vues accompagnent dans ce journal, numéro du 26 novembre 1904, un fort intéressant article de son correspondant en Mandchourie, M. Reginald Kann. On sait que ce dernier a été prié par les Japonais de quitter leur armée. Dans l'article en question, M. Reginald Kann fait le récit de cet incident.

